

QUESTIONS SUR LE PEUPEMENT HOLOCÈNE AU SAHARA

PROBLÈMES DE MÉTHODE ET D'ENVIRONNEMENT

GÉRARD QUÉCHON*
ALAIN PERSON**

Fonds Documentaire IRD



010022732

Fonds Documentaire IRD
Cote : B*22732 Ex : 1

Il est de coutume, s'agissant d'occupation humaine préhistorique au Sahara, de poser, explicitement ou non, l'équation :

- épisode climatique favorable = population nombreuse ;
- épisode défavorable = population peu dense, voire absente.

À la suite et en liaison avec les propos qui viennent d'être exposés sur la complexité de l'interprétation des phénomènes de climat et d'environnement et de leur inscription dans l'espace et dans le temps, on évoquera ici un certain nombre de pièges plus spécifiquement archéologiques, liés soit à la nature de notre discipline, soit à ses méthodes, rendant très complexe l'estimation des peuplements préhistoriques et venant infirmer les raisonnements trop simplistes sur leur variation de densité en général et en l'occurrence, à l'Holocène, au Sahara, méridional.

Le cadre géographique de référence des réflexions menées ici est la région de Termit, située au Niger oriental, aux environs du 16ème degré de latitude nord, à mi-chemin entre le lac Tchad et le massif de l'Aïr, et en limite sud du Ténére.

Petit massif tabulaire dans sa partie sud, erg entrecoupé d'affleurements rocheux gréseux ou volcaniques dans sa partie nord, l'un et l'autre parsemés des témoins sédimentaires d'anciens étangs et lacs, Termit a constitué le cadre des recherches menées durant des années pour le compte de l'ORSTOM et de l'Institut des Recherches en Sciences Humaines du Niger. Quantitativement très riche, car plus de deux cents gisements ont été répertoriés, l'archéologie de cette région apporte en outre des éléments de réflexion sur plusieurs des questions fondamentales de la préhistoire des dix derniers millénaires : naissance de l'agriculture, de la métallurgie, interactions entre les populations, les

climats et les milieux, apparition de modes de vie différenciés au sein d'une même culture...

HISTOIRES DE GAZELLES

Dès son arrivée à Termit, le visiteur curieux ne peut pas manquer d'être frappé par les particularismes de l'écosystème local ; de nos jours encore, il y demeure, que ce soit dans la flore ou dans la faune, des espèces qu'on ne retrouve que plusieurs centaines de kilomètres au sud : mouflons, guépards, pintades... Si peu important qu'il soit en superficie et en altitude, et alors qu'il n'y existe

* Chargé de recherches à l'ORSTOM, associé à l'UPR 311.

** Maître de conférences, chercheur au Laboratoire de Géologie des bassins sédimentaires, Université P. et M. Curie, 4 place Jussieu, 75252 Paris cedex 05, associé à l'UPR 311.

plus de village permanent, le massif joue indéniablement le rôle de zone-refuge.

Le long de la petite falaise, et près des anciens cours d'oueds que l'on peut encore suivre grâce à la présence d'une végétation moins étique, subsistent des niches de vie. C'est là que se retrouvent les outardes, mouflons, lapins, serpents et chameaux égarés qui trouvent le gîte et le couvert sous les quelques arbres qui ont résisté à la péjoration du climat. C'est là également, à chaque campagne de prospection, que l'on rencontre les gazelles dorcas, en groupes qui peuvent aller de cinq à quarante individus.

Toutefois, à deux reprises, nous avons constaté l'absence des chameaux et des gazelles de leurs lieux de vie habituels : les deux fois, il y avait eu des pluies d'été assez abondantes pour donner naissance, loin dans l'erg, à une maigre prairie de graminées. Les gazelles avaient quitté la proximité du massif et se retrouvaient au large, paissant isolées ou par groupes de deux ou trois têtes au maximum.

Le constat est, certes, banal, mais il nous a aidé à résoudre un problème qui jusqu'alors nous avait tracassé : la densité de l'occupation humaine à Termit, telle que nous pouvions la deviner, apparaissait en décalage assez net avec les variations climatiques, telles qu'elles ressortaient des courbes du rapport humidité-sécheresse établies dans la région par M. Servant. On notait en particulier sinon une absence, du moins une grande raréfaction des sites vers 5500-6500 ans BP, au moment où les lacs étaient à leur niveau maximum.

Or, il suffit, pour comprendre le phénomène, d'appliquer aux populations préhistoriques le constat établi en observant les gazelles contemporaines : en cas de climat plus favorable, l'espace vital s'agrandit considérablement et il y a dispersion sur le territoire ; la sécheresse, au contraire, provoque la concentration. Comme des raisons légitimes d'efficacité poussent les préhistoriens à consacrer le meilleur de leurs efforts aux régions les plus riches, et cela d'autant plus qu'ils travaillent en zone difficile, ils sont ainsi naturellement conduits vers une vision partielle - et quelquefois même contraire à la réalité - des variations de la densité du peuplement sur l'ensemble d'un territoire.

C'est là un premier exemple des pièges qui attendent l'apprenti paléo-démographe qui sommeille en tout préhistorien.

Premier exemple, en effet, car il va falloir pousser la réflexion : il serait trop simple qu'au postulat bon climat / fort peuplement se substitue simplement le

théorème inverse. À coup sûr, le phénomène ne joue qu'à l'échelle locale : il est clair que la population de gazelles ne diminue pas les bonnes années, mais qu'elle s'éparpille. L'on pourrait même parier sans grand risque sur une augmentation de la densité de l'occupation à terme, en cas d'amélioration durable de la pluviométrie.

Exemple qui reste néanmoins parfaitement valable car on voit mal quels outils méthodologiques permettraient aux préhistoriens, dans les conditions où ils travaillent, de mesurer, même très approximativement, l'échelle de ce genre de variations.

HISTOIRES DE PROSPECTION

Pour avoir une idée, même grossière, des peuplements préhistoriques au Sahara et de leurs variations, il serait indispensable d'appuyer les hypothèses que l'on formule (et qui se transforment hélas assez souvent, sans autre procès, en idées reçues) sur une connaissance à peu près homogène des régions mentionnées. Tel est loin d'être le cas et il existe, dans nombre de travaux, une irrépressible tendance à présenter comme étant la situation réelle, donc la vérité définitive, ce qui n'est que l'état actuel de l'information pour une période et un endroit donnés. Une telle démarche conduit, à son extrême limite, à confondre la densité des préhistoriques avec celle des préhistoriens.

Dans l'état actuel de l'information et devant les écrasantes inégalités de l'état des connaissances, il est illusoire de dresser la moindre carte de peuplement. Il ne sert à rien d'invoquer des envahisseurs ou de dessiner des voies de migration dont la seule utilité est de masquer les lacunes de l'information. Jamais on n'a reconstitué valablement un puzzle où plus de 9 pièces sur 10 font défaut.

L'analyse des prospections archéologiques en milieu désertique révèle en effet que :

- l'exploration est loin d'être complète,
- les explorations qui ont eu lieu sont loin d'avoir le même maillage et la même fiabilité,
- les explorations intensives elles-mêmes sont loin de résoudre tous les hiatus entre l'information disponible et la vérité que l'on souhaite atteindre.

1- Dire que toutes les régions sahariennes n'ont pas fait l'objet d'une même attention est une évidence sur laquelle il n'est guère besoin de s'appesantir. Néanmoins - et déjà à ce stade - on relève deux distorsions différentes car :

- d'une part bon nombre des synthèses ignorent, ou feignent d'ignorer, cette inégalité des sources documentaires.

- d'autre part et en outre, les régions inconnues ou encore mal explorées sont loin d'avoir toutes la même importance. Certaines sont très probablement riches d'informations essentielles (c'était, entre autres, le cas de Termit jusque récemment) tandis que beaucoup d'autres ne recèlent que très peu de traces de vie ancienne. L'ennui est que l'on n'en sait rien, tant qu'on n'y est pas allé. De plus, certaines de ces zones dites inexplorées ont pourtant fait l'objet d'une prospection archéologique qui, faute de documents intéressants, n'a pas été publiée et est donc tombée aux oubliettes.

2- La qualité des prospections, quand elles ont eu lieu, est extraordinairement variable et ce constat ne vise pas, ou très secondairement, à mettre en cause la compétence de leurs auteurs. En effet, les différences de moyens, de temps accordé, de difficulté de terrain, entre autres, sont telles que le même préhistorien peut avoir fait à la fois d'excellentes et de mauvaises explorations. Pour avoir, par exemple, revisité certains des sites découverts par la mission Berliet (1959-1960) dans une partie de son trajet qui avait été effectuée le plus vite possible, on est à même de mesurer le gâchis : la plupart des gisements d'importance capitale n'ont évidemment pas été aperçus, d'autres, très secondaires, ont vu leur importance magnifiée par leur coïncidence avec une halte casse-croûte, d'autres encore, pas forcément significatifs et assurément complexes, ont abusivement pris valeur de référence, et certains, enfin, ont carrément fait l'objet d'une fausse attribution.

3- On serait en droit de penser que les explorations intensives sont à même de répondre aux questions de peuplement de façon plus adéquate : seule, en effet, l'étude approfondie, grâce aux retours sur le terrain pour complément d'enquête, aux recoupement des informations, à une meilleure compréhension de l'organisation des gisements et à la possibilité d'appliquer une méthodologie adaptée permet une meilleure approche.

Même alors, l'évaluation de la population reste plus que délicate. À Termit, où les conditions de travail avaient autorisé une exploration beaucoup plus poussée qu'il n'est coutume en préhistoire saharienne, j'ai voulu tester la qualité de l'information en effectuant la prospection systématique

et intensive d'un secteur déjà bien étudié de 12 x 12 km où vingt sites étaient déjà connus. Les résultats sont éloquentes : de vingt, on passe à cinquante-trois sites, et la répartition des nouvelles découvertes n'est pas uniforme, en fonction inverse du maillage de la première campagne : pour le quart Nord Est, on passe de 15 à 19 sites et pour le reste, de 5 à 34.

Il y a donc augmentation considérable de la masse documentaire ; néanmoins, et dans la seule mesure où le premier passage était déjà intensif, rien de fondamental n'a changé et les nouvelles découvertes, si elles ont apporté leur lot d'informations, se sont inscrites dans le contexte des connaissances déjà acquises.

Il est clair toutefois que le résultat de cette opération renforce le constat à propos des inégalités d'exploration et montre à quel point l'évaluation des densités de populations anciennes reste sujette à caution, y compris dans les régions les mieux prospectées.

HISTOIRES D'EAU

La nécessité probablement la plus impérieuse qui s'impose à tout groupe humain est l'installation à proximité de l'eau. S'agissant de densité de population et d'environnement, on se doit de pousser l'analyse sur les modalités de cette installation et les éventuels pièges d'interprétation qui peuvent en découler. Alain Person a déjà attiré votre attention sur le fait, d'une importance extrême, que la présence des lacs et étangs endoréiques était loin de coïncider nécessairement avec une période humide, et que si l'on retrouvait au fond des cuvettes une sédimentation d'évaporites, il s'agissait, au contraire, d'une nappe d'eau fonctionnant au cours d'un épisode sec.

On insistera d'abord sur la cohérence de ce constat avec les histoires de gazelles citées plus haut. Les populations humaines pouvaient, elles aussi, se regrouper, quand le climat devenait difficile, autour des nappes d'eau existantes, et les évaporites prouvent qu'il en existait. Mais alors, et l'on retrouve ici toutes les difficultés de l'interprétation scientifique, l'équation sédiment lacustre/climat humide n'étant plus toujours vérifiée, contrairement à ce qu'affirment la majorité des publications, c'est tout le système qui devient bancal. Et ce d'autant plus que les rapports entre le site préhistorique et la rive de l'étang ou du lac le plus proche sont d'une com-

plexité que le préhistorien oublie parfois d'intégrer à son raisonnement.

Les réseaux d'écoulement et les points creux du relief étant, dans l'ensemble, restés les mêmes pendant la durée de l'holocène à Termit –et très probablement dans la grande majorité des régions sahariennes– les cuvettes qui se sont, selon les circonstances, plus ou moins remplies ou plus ou moins vidées étaient généralement les mêmes. Pendant sept millénaires au moins, les groupes humains se sont donc succédés aux mêmes places et parfois, pour peu que des accidents de terrain permanents aient limité l'espace favorable à l'installation, dans une superposition assez stricte. Durant les deux derniers millénaires, l'érosion et en particulier la déflation éolienne, sont venues à bout des sédimentations anciennes. Il en résulte alors :

- des mélanges de sites de périodes différentes, fort gênants, y compris si ces périodes ne sont pas très éloignées dans le temps. Ces mélanges sont d'autant plus difficiles à débrouiller que, pour les raisons que l'on vient de donner, ils sont le plus souvent répétitifs. Il est donc difficile d'établir une typologie et un faciès culturel, mais de plus cela donne une fausse idée de la densité du peuplement, faute de possibilité de discrimination chronologique ;

- des difficultés à lire les liens entre gisement, rivage et lac. Si l'on est chanceux, il est exceptionnellement possible de déterminer qu'un site était vraiment en bord d'étang lorsqu'apparaissent un paléosol et des altérations de la surface des outils tous deux caractéristiques des zones de rivages. Mais dans la quasi-totalité des cas, la situation est complexe, car une partie du site peut avoir été inondée par la suite, tandis que l'autre restait au dessus du maximum lacustre. Puis, l'érosion a fait glisser les outils de la partie exondée au dessus des sédiments lacustres postérieurs, avec les conséquences que l'on peut imaginer... Encore heureux si le préhistorien distrait ne relie pas sans précaution un gisement aux sédiments lacustres qui l'ont scellé : il est rare qu'une population survive longtemps en milieu subaquatique.

Il ne faut pas oublier enfin que, s'il y a baisse généralisée des eaux dans une région et à un moment donnés, les gens s'installent alors plus près du centre des cuvettes. Leurs traces étant ensuite recouvertes par sédimentations des lacs postérieurs, c'est tout un épisode qui peut être ainsi masqué à nos yeux, faisant imaginer, à tort une lacune du peuplement.

HISTOIRES D'INVENTION

En même temps que celle des oscillations climatiques, l'histoire du Sahara à l'holocène est celle de la néolithisation, puis du néolithique et de sa fin, avec le cortège d'innovations qui les caractérisent, céramique, agriculture, élevage et métallurgie. Très fréquemment, et de façon quelque peu contradictoire d'ailleurs, ces inventions sont présentées tantôt comme progressives, se développant sur plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires, et tantôt comme étant des réponses à des situations de crise climatiques ou démographiques qui causent un «stress» déclencheur et moteur de l'innovation. Cette vision particulière du dynamisme des sociétés préhistoriques paraît pour le moins sujette à caution, substituant à l'absence de faits réellement connus une affirmation toute théorique et marquée par une mode de pensées très actuelle.

En outre, il est de coutume de considérer une innovation comme définitivement acquise, une fois qu'elle est apparue quelque part. Les éléments rassemblés à Termit sur l'agriculture et la métallurgie du fer prêchent en faveur de scénarios tout à fait différents. Il semble bien, en effet, qu'après avoir utilisé il y a 9000 ans des techniques agricoles pour assurer leur subsistance et cela alors que rien n'indique une quelconque pression démographique, les populations de la région aient ensuite eu recours à d'autres moyens et aient changé de mode de vie, peut-être à la suite de modifications du climat et de l'environnement, peut être aussi pour d'autres raisons que nous ignorons.

De même, la métallurgie du fer, qui intervient très tôt, va exister pendant des siècles sans modifier beaucoup ni le mode d'existence ni la panoplie technique des populations qui l'ont inventée ou adoptée.

Quant aux affirmations sur le lien entre ces innovations et la densité du peuplement, elles ne sont, dans l'état actuel de la documentation, que pure conjecture.

Pure conjecture encore que de rendre les derniers habitants sédentaires de la région partiellement responsables de la désertification, même si le peuplement du sud-sahara central semble en nette augmentation au cours des deux derniers millénaires avant l'ère, même si les pratiques métallurgiques sont consommatrices de bois, ce qui donne quelque assise à l'hypothèse. L'imprécision des mesures de densité du couvert végétal est au moins égale à celle de la population

et l'on ignore tout du nombre réel et de la fréquence des opérations de réduction du minerai. Il est donc parfaitement illusoire d'en déduire quoi que soit, sauf à poser, pour voir, une question toute théorique.

HISTOIRES DE DATATIONS

Bien qu'il n'apparaisse pas au premier abord, il y a aussi un lien entre la question des datations et celle de l'étude des variations du peuplement et du milieu.

D'abord parce que toute question de préhistoire ne peut pas échapper à sa mise en place chronologique sans perdre toute intelligibilité.

Mais ici, plus spécifiquement –et on rejoint à nouveau les interrogations de la communication précédente– parce que, s'agissant d'environnement et d'archéologie, il faut constamment savoir ce que l'on date et veiller à la pertinence et à la cohérence des mesures.

Un sédiment, un os sur un site, un squelette dans une sépulture, un foyer, des charbons dunaires, une céramique, ce n'est pas la même chose et l'un des principaux défauts des compilations de dates, si utiles qu'elles soient par ailleurs, c'est de présenter sur le même plan des mesures qui n'ont ni le même sens, ni la même valeur. Il est arrivé que l'on date une occupation par la mesure faite sur le sédiment lacustre postérieur, ce qui a pour conséquence d'introduire dans la connaissance des peuplements une variable inattendue.

Il peut arriver, à l'inverse, que des datations soient contestées sans vraie raison. C'est arrivé, à Termit, à propos de la métallurgie et des objets de fer sur les sites, dont l'âge a été remis en cause :

- d'une part sous prétexte que d'autres dates de métallurgie, proposées par quelqu'un d'autre sur un autre programme et dans une autre région

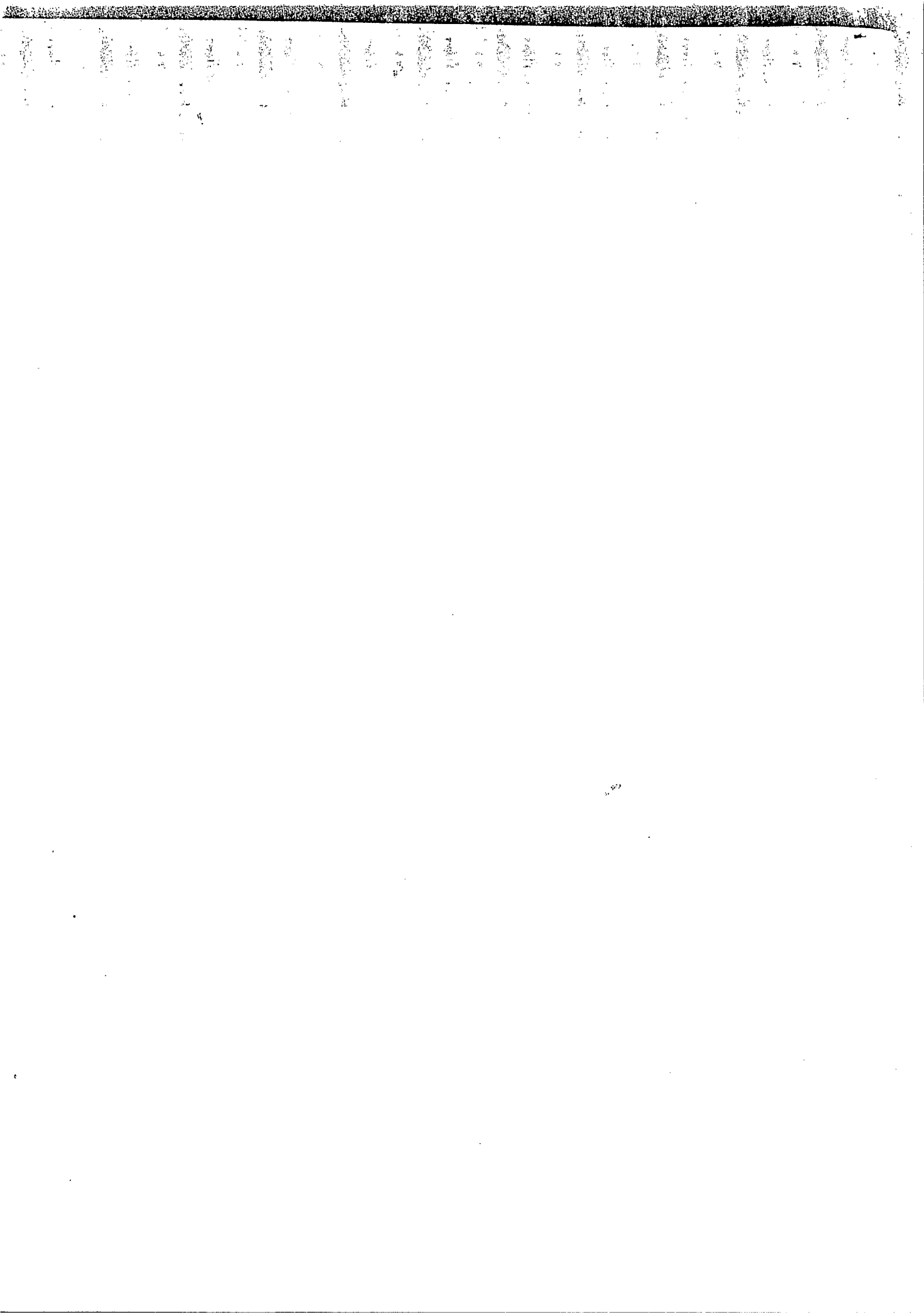
s'étaient révélées discutables –ce qui semble un argument pour le moins spécieux.

- d'autre part, beaucoup plus sérieusement, en raison des difficultés de datation sur les sites de surface. C'est bien la conscience de ces difficultés qui a conduit à attendre, pour publier les résultats, d'avoir multiplié et croisé les datations sur le même site à partir d'éléments différents et d'avoir ajouté le maximum de mesures possibles sur des sites différents. Il se trouve que toutes les dates obtenues sont cohérentes en elles-mêmes et cohérentes entre elles. Il faudrait donc, pour que les dates soient fausses, que toutes les mesures soient affectées de la même erreur quelle que soit leur origine !

Quoiqu'il en soit, dans beaucoup d'exemples, les incertitudes chronologiques inhérentes à notre discipline viennent s'opposer à une évaluation correcte des variations de peuplement.

CONCLUSION

Arrivé à son terme, cet examen des difficultés à mettre en connexion les données sur l'environnement, le climat, la densité des peuplements et l'éventualité d'en suivre les déplacements peut sembler par trop négatif. Il est exact, en effet, qu'à s'en tenir aux événements vraiment connus, la paléodémographie holocène au Sahara méridional offre un tableau qui ressemble à un ensemble vide. N'est-ce pas, au bout du compte, préférable ? Désencombré des fausses affirmations, débarrassé de ses fausses couleurs, il offre au moins un espace où redeviennent lisibles et visibles les quelques faits réellement avérés. Ceux-ci, dès lors, peuvent servir de base à une présentation synoptique qui, toute partielle et hypothétique qu'elle demeure, est déjà en mesure de nourrir la réflexion.



DOSSIERS ET RECHERCHES
SUR L'AFRIQUE

N° 4

Communications présentées par les membres du laboratoire au
XIII^e congrès de la « Société des Archéologues Africainistes » (SAFA)
à Poznan (Pologne)

3 - 6 septembre 1996

UPR 311 du CNRS
1, Place Aristide Briand
92195 - MEUDON-CEDEX
Tél : 01 45 07 52 67 - Fax : 01 45 07 51 40
Email : polet@cnsr-bellevue.fr

